



PRESSE ÉCRITE

Zibeline, septembre – octobre 2011

« Leçon de ténèbres »

Par F.R

Fuyant les humiliations dont il est victime dans son collège, fuyant aussi l'absence de son père et la tristesse de sa mère, un adolescent de 13 ans, presque encore un enfant, fugue. De lui on ignore jusqu'au prénom ; seules comptent sa détresse et son envie de partir, d'aller quelque part où il sera libre car totalement inconnu. S'ensuit un périple hasardeux qui le conduit de Paris à Tanger. Etrange parcours, à rebours des nombreux déshérités du Sud qui se pressent dans le port marocain, avides de passer le détroit qui les conduira (croient-ils) vers les lumières et la prospérité européennes. Etrange déambulation du récit également : François Vergne écrit au fil des errances du jeune, de ses rencontres (le plus souvent mauvaises), dans un style quasi documentaire, où dominent les descriptions de lieux, de sensations, et où plane comme une anesthésie du sentiment. Réflexe salutaire de protection ? Instinct de survie qui seul subsiste quand tout le reste disparaît ? Les photographies noir et blanc de Simon-Pierre Hamelin accompagnent ce récit d'apprentissage brutal et franchement pessimiste : leur beauté hiératique et la fulgurance de leurs contrastes révèlent le charme violent de Tanger. Et sa lumière désespérante : « maintenant il n'y avait plus que ce ciel d'un bleu si éclatant qu'il en était aveuglant, que ce soleil qui lui brûlait le visage, et pourtant il restait froid à l'intérieur de lui... ».

Têtu, octobre 2011

« Ados de tous les Tangers »

Propos recueillis par Gildas Le Dem

François Vergne publie un conte cruel, mé-saventure d'un ado français perdu parmi les enfants des rues marocains.

Vous venez d'écrire un beau livre sur Tanger. Pourquoi prend-il la forme d'un conte ?

J'aimais bien l'idée d'un décalage entre une forme liée à l'univers de l'enfance et la cruauté du sort qui lui est réservé. Mais ce décalage en fait est très superficiel, car en réalité tous les contes sont cruels : ils évoquent, derrière les habits du merveilleux, des épreuves, des viols, des meurtres, peu importe qu'ils soient symboliques ou réels.

Pourquoi le héros du conte est-il un jeune Français en fugue et non un jeune Tangérois, ou même un jeune Marocain ?

Je ne pouvais pas me mettre à la place d'un jeune Marocain, pour des raisons culturelles : les façons de penser, de se représenter les choses qui, parfois – du moins est-ce mon expérience depuis que je vis à Tanger –, sont parfois très différentes. Au contraire, je pouvais me projeter dans l'adolescent que j'ai été, retrouver des sensations, des sentiments dont j'étais sûr de la vérité. Je ne voulais pas non plus entrer dans cette logique compassionnelle qui consiste à s'apitoyer sur le sort des populations des pays du Sud – ici, les enfants des rues – ; parce que c'est une façon de se donner bonne conscience. Je voulais compatir au sens propre – sentir avec, partager la souffrance de –, en me mettant au cœur de mon personnage, donc forcément un jeune Français, dans la situation d'un enfant des rues marocain.

Avez-vous écrit à partir ou en marge des photos de Simon-Pierre Hamelin ?

Simon m'a fait connaître ses photos il y a deux ans, en me parlant de ce projet. J'ai tout de suite accepté sa proposition parce que cela me donnait l'occasion d'écrire un texte sur le Maroc, alors que j'avais beaucoup hésité jusqu'alors, par peur de tomber dans l'exotisme. Les photos ont donc été pour moi un point de départ, un stimulus, mais je n'ai pas cherché à faire coller le texte à elles, sinon en faisant en sorte qu'on retrouve un certain nombre de lieux. Les deux visions que le travail de Simon et mon texte proposent, d'ailleurs, sont assez différentes : celle de Simon est plutôt douce, la mienne plutôt dure, et ce contraste est intéressant, me semble-t-il. Notre éditrice, Fabienne Pavia, a fait en sorte qu'elles coïncident au mieux, et je trouve qu'elle a fait un travail remarquable.

La Matricule des Anges, juillet–août 2011

« Tanger Fac-Similé de François Vergne »

Par Franck Mannoni

La collection « Collatéral » des éditions le Bec en l'air a pour ambition de mettre en regard un récit et des photographies. Le texte de François Vergne est ainsi entrecoupé de clichés réalisés par Simon-Pierre Hamelin sur la ville de Tanger, au Maroc. A la fugue d'un adolescent français qui devient gamin des rues outre-Méditerranée répondent des images en sfumato, qui gagnent en précision au fur et à mesure que le destin du jeune homme se précise. Ce Rimbaud taciturne, qui semble presque indifférent à ses malheurs par réflexe de défense, se dirige vers un moment charnière de son errance. Mettre un terme au cycle des brimades, aux abus sexuels par des pédophiles, aux shoots à la colle, ou poursuivre une descente aux enfers : François Vergne laisse au lecteur le soin de trancher une fin ouverte.

L'apport des photographies n'a de sens que s'il permet un dépassement de texte : c'est bien le cas ici. Au monde de couleurs décrit par l'auteur (chaudes sous le soleil du Sud, blafardes sous la lune), s'oppose le noir et blanc des instantanés, captés en des lieux souvent déserts, presque déshumanisés, peuplés de silhouettes. Un univers éthéré qui vient en écho à l'errance de l'enfant perdu. Dans sa fuite, le clandestin croise « l'homme » qui le séquestre et abuse de son corps, « la femme », qui le prostitue et arguent : « Comment allaient-ils vivre tous les deux ? Il fallait se dépêcher avant qu'il ne grandisse ; bientôt ce serait trop tard. Puisqu'il avait déjà son plaisir à un homme, qu'est ce que ça pouvait lui faire de continuer ? » A chaque fois, le gosse s'enfuit, reprend son indépendance, rongé par la crasse et la solitude, mais lavé du regard des autres : « Personne ne le regardait et lui regardait tout le monde », comme effacé de la surface de la Terre. Un parcours tragique et courageux, extrême et désenchanté, peut-être sans issue, sûrement aussi désespéré que le quotidien de bien des gosses des rues d'ici et d'ailleurs.

